

ESPAGNOL

Écrit

Version

Toutes séries

Tiré d'un roman d'Elena Garro, le texte proposé aux candidats cette année ne présentait pas de difficulté majeure hormis deux problèmes syntaxiques. Le premier était posé par la phrase *Los muros del salón pintados al óleo eran una prolongación del parque : infinidad de bosquecillos en penumbra atravesados por cazadores de chaquetilla roja y cuernos de caza al cinto perseguían a los ciervos y a los conejos que huían entre los arbustos y las matas*, où –si l'on s'en tenait strictement à la structure syntaxique, sans considération pour l'environnement logique– *infinidad de bosquecillos* était le sujet verbal de *perseguían*, lecture absurde et contraire au bon sens en vertu de laquelle, dans un tableau pour le moins surréaliste, ce sont les bosquets qui poursuivent les cerfs et les lapins. Cet exemple montre une fois de plus combien, en matière de traduction, il importe de tenir compte du contexte et de la logique de situation. Les spécificités stylistiques du texte-source doivent être rendues (il importe, notamment, de ne pas effacer les métaphores), mais dans le respect de la correction grammaticale. Les candidats ayant traduit mot à mot *perseguían* par *poursuivaient* ont été sanctionnés (quoique sans sévérité excessive, compte tenu que le texte d'Elena Garro était lui-même à l'origine de cette bizarrerie syntaxique). Les traductions par une proposition relative (*une infinité de bosquets ...traversés par des chasseurs... qui poursuivaient*) ou par un gérondif (*une infinité de bosquets ...traversés par des chasseurs poursuivant*») –seules solutions susceptibles de faire sens- ont été acceptées.

La seconde difficulté concernait la phrase *Un tocador de madera blanca en el que relucían una jarra y un lavamanos comprobaban aquella austeridad*, dans laquelle le verbe principal, au pluriel, renvoyait implicitement à trois sujets (*tocador, jarra, lavamanos*) bien que, formellement, seul *tocador* pût prétendre à la fonction de sujet. Pour ce passage, le jury a accepté la traduction du verbe au singulier et pluriel. En revanche, le sémantisme de *comprobaban* (*confirmaient/ attestaient/ témoignaient de*) a donné lieu à de nombreuses fautes : *démontraient* est impropre et mal dit dans ce contexte ; *s'opposaient à* est un contresens total et *vérifiaient* (traduction mécanique et irréfléchie) est un non-sens.

Le texte présentait quelques difficultés lexicales comme *manzanas* (pâtés de maisons), *copudos*, *helechos*, *visillos* (rideaux). Pour *helechos* (fougères), le jury s'est montré indulgent, acceptant toute sorte de végétaux susceptibles de pousser sous de grands arbres : des traductions comme *buissons, haies, bambous* ainsi que diverses sortes de plantes ou arbustes ont été admises. En revanche, les traductions évoquant des arbres de manière générique ou plus précise (*chênes, hêtres, peupliers, cyprès*) ont été refusées en raison de leur incohérence (on ne voit pas comment de grands arbres peuvent pousser *sous* d'autres arbres). La traduction exacte (*fougères*) a fait l'objet d'un bonus. Mais, mis à part ce cas précis, la plupart des difficultés lexicales pouvaient, lorsque le candidat ignorait le sens du mot, être résolues en tenant compte du contexte et en faisant preuve d'un peu de bon sens. *Manzanas* renvoyait à une idée d'espace clairement indiquée par *ocupaba* et le candidat pouvait éviter le grave non-sens induit par une paresseuse traduction mot-à-mot (comment une maison pourrait-elle occuper deux pommes ?) en traduisant à défaut par *parcelle, terrain, quartier* qui étaient de simples contresens lexicaux. La signification de *copudo* pouvait être déduite du rapport de dérivation que le mot entretient avec *copa* (la cime d'un arbre) et dans tous les cas, de la fonction adjectivale qu'il remplit auprès d'*árboles*. Par simple logique déductive, le candidat pouvait arriver à des solutions à peu près acceptables comme *arbres touffus, imposants, feuillus, aux denses frondaisons*. Le sens de *visillos* pouvait se trouver éclairé par la présence, à proximité, de *persianas* et des participes *almidonados* et *corridos*. De nombreux candidats ignorent le sens de *matas* (*buissons, fourrés*) dans lequel –le contexte cynégétique aidant- ils ont vu un dérivé substantivé du verbe *matar* ou, pire encore, une forme conjuguée de ce même verbe, ce qui donnait lieu à de très graves contresens. Pourtant sa position au sein du doublet *arbustos y matas* aurait dû guider le candidat vers

la traduction adaptée ou, du moins, vers une traduction relevant de l'univers végétal. Ces quelques exemples montrent que le candidat ne doit pas baisser les bras devant un mot dont il ignore le sens et le traduire par n'importe quoi mais qu'en faisant usage de logique et de réflexion il est possible de trouver une traduction convenable ou, du moins, de limiter les dégâts à des inexactitudes ou, au pire, à un contresens lexical.

La traduction de *pintados al óleo* pouvait également poser problème : *peints à l'huile* était mal dit, *peints à la peinture à l'huile* était exact, mais lourd. Le jury a accepté néanmoins ces traductions et accordé un bonus aux candidats qui ont fait l'effort de trouver des traductions plus satisfaisantes comme *décorés de fresques peintes à l'huile, recouverts de fresques, décorés à la peinture à l'huile*.

Cette année, le jury a été fortement surpris par l'abondance de candidats ignorant des mots qui font partie du vocabulaire espagnol de base et souhaite exprimer son inquiétude à ce sujet. Dans un nombre non négligeable de copies et de manière répétée au sein de ces mêmes copies, de nombreux mots courants ont été traduits de manière pour le moins fantaisiste : *mujer* a été ainsi parfois traduit par *mère*, *sobrinos* par *voisins*, *jabón* par *jambon* ou *jasmin*, *atrás* par *à l'intérieur* ou même par *devant*, *caza* par *mariage*, *cazadores* par *les mariés*, *conejos* a été traduit par *canards*, *cigales*, *perdrix*, *ciervos* par *cierges*, *taureaux*, *grillons*, *écureuils* (ou toute autre sorte d'animal ou de végétal), *cacería* par *ferme*, *cuñada* par *petite-fille* ou *servante*. Ces ignorances sont tout à fait inadmissibles à ce niveau. Le sens de mots comme *chaquetilla*, *cuarto*, *tejado*, *despiadado* (souvent traduit par *pieux*), *apacible* -traduit par un barbarisme (*apacible*) ou par *impassible* (contresens)- échappe également à de nombreux candidats.

Dans tous les cas, le jury s'est montré sévère face aux contresens induisant des absurdités et des non-sens. Pour *cuernos de caza*, parfois rendus par *cornes de brume*, on perçoit mal comment ces instruments (qui renvoient à un contexte de navigation maritime) pourraient s'insérer avec cohérence dans une scène de chasse. Un candidat a traduit *habitación* par *habitation* tout au long du texte, ce qui, plus qu'un contresens, constituait une absurdité, notamment lorsqu'il est question d'un *pabellón de cuatro habitaciones*. Dans la description de la chambre de don Joaquín, la présence d'un *joueur* (traduction proposée pour *tocador*) ou d'un *jambon* (traduction malheureusement assez souvent fournie pour *jabón*) sur un meuble de toilette aux côtés de flacons et de crèmes à raser est pour le moins incongrue. De même, des traductions comme *árboles corpulents* (pour *árboles copudos*), *couloirs amidonnés* (pour *visillos almidonados*) relèvent du non-sens et non plus du simple contresens. Traduire *los años de casada* par *les années de mariée* est incorrect et absurde. Le jury entend donc avertir les candidats sur les risques de ce type de traduction irréfléchie, dans laquelle on dépasse le domaine de la simple ignorance lexicale –faute vénielle, lorsqu'elle ne concerne pas du vocabulaire de base- pour entrer dans les champs bien plus graves et lourdement sanctionnés du non-sens, de l'absurdité et du délire extravagant.

Comme lors des précédentes années, le jury a également observé de graves fautes de français, y compris dans des copies proposant, par ailleurs, un travail de traduction relativement satisfaisant. La confusion orthographique entre participe passé et verbe conjugué (lorsqu'on écrit *avoir rit*, par exemple) est bien plus qu'une faute d'orthographe : elle révèle de graves amalgames entre des formes verbales aux fonctions fondamentalement différentes et relève de la faute de grammaire ou de conjugaison. Ecrire *quatre chambres* (pour *cuatro habitaciones*) c'est méconnaître que les chiffres, en français, sont invariables. Le jury a également constaté la présence de divers barbarismes (notamment dans la traduction d'*apacible*) et des fautes d'accord (de nombreux candidats ignorent notamment le genre grammatical du mot *cime*, qui est féminin : *des arbres aux cimes élevées*). On rappellera également qu'en français –à la différence de l'espagnol, où l'article indéfini n'est pas toujours indispensable– le substantif doit être précédé d'un déterminant : la traduction du syntagme *infinidad de bosquecillos* exigeait donc, dans la traduction française, la présence d'un article (*une infinité de bosquets*).

Comme lors d'autres années, la ponctuation est très insuffisamment maîtrisée. Lorsqu'il s'agit d'une erreur ponctuelle –mettre une virgule là où il faudrait une pause plus importante, marquée par un point-virgule- la faute est considérée avec une relative indulgence. Mais il y a des copies qui ignorent, tout au long du texte, l'usage de la virgule et qui se contentent du point (auquel s'ajoutent parfois les deux points) comme unique signe de ponctuation. Dans ce cas, le candidat sort de la simple faute de ponctuation pour révéler une ignorance des règles d'écriture les plus basiques. Juxtaposer deux participes passés, sans virgule pour les séparer (comme dans *des fougères géantes poussées abritées par l'ombre*), est une faute de grammaire débouchant sur un non-sens. Séparer une proposition gérondive de la principale par un point-virgule marquant une forte pause (comme

dans *doña Matilde fut joyeuse et turbulente ; ne ressemblant pas à son frère Martín*) est une incorrection. Enfin, mettre une virgule entre sujet et verbe (par exemple : *une infinité de bosquets, était traversée par des chasseurs...*) relève du non-sens ou de la faute de grammaire et non plus de l'erreur de ponctuation.

La traduction des temps doit être faite de manière rigoureuse et logique. On rappellera que le prétérit espagnol peut se traduire en français par trois temps :

-le passé simple (dans le récit littéraire),

-le passé composé, lorsque l'action exprimée par le prétérit a une incidence sur le présent ou dans le récit oral,

-le plus-que-parfait de l'indicatif, lorsque l'action exprimée par le prétérit est antérieure à une autre action située dans le passé.

Dans le texte, il fallait –selon le contexte- choisir entre ces trois options, nullement équivalentes. La traduction de *De joven, doña Matilde fue alegre y turbulenta* impose un plus-que-parfait pour marquer l'antériorité par rapport au reste du texte (*Dans sa jeunesse, doña Matilde avait été joyeuse et turbulente*), tout comme dans *Los años de casada, el silencio y la soledad de su casa hicieron de ella...* (*Les années de mariage, le silence et la solitude de sa maison avaient fait d'elle une vieille dame paisible et souriante*) et dans *Perdió la facilidad para tratar a las gentes* (*Elle avait perdu la facilité à communiquer*). En revanche, dans le fragment de dialogue final, en style direct, les deux prétérits (*la risa que me dio* et *ya lo olvidaron*) ne pouvaient être rendus que par des passés composés.

En français, le jury déplore aussi la présence de fautes de conjugaison, inacceptables dans un concours littéraire de ce niveau. Les candidats doivent se montrer particulièrement vigilants sur l'orthographe verbale sous peine de commettre des fautes graves qui les conduisent au contresens. Traduire *cuando alguien moría* par *quand quelqu'un mourrait* (au lieu de *mourait*) équivaut à remplacer un imparfait par un conditionnel, et à changer le sens entier de la phrase laquelle, au lieu de narrer un fait déjà réalisé plusieurs fois dans le passé (c'est le sens de l'imparfait itératif *cuando alguien moría*) en vient à formuler une hypothèse, une possibilité susceptible (ou non) de se réaliser. Une erreur similaire a été commise dans la traduction de *Don Joaquín adquiriría únicamente las cosas*, dans laquelle *adquiría* devait être rendu par *acquerrait* (imparfait) et en aucun cas par *acquerrait* (conditionnel). Ce type de faute a été sanctionné comme un contresens affectant toute la proposition concernée. Le jury a également constaté de nombreuses fautes dans la morphologie de l'impératif (souvent confondu avec le présent de l'indicatif), notamment dans la traduction de *no te preocupes* (*ne t'inquiète pas*). La maîtrise de la conjugaison du verbe *dementir* (qui se conjugue comme *mentir* et non comme *avertir*) laisse également à désirer dans certaines copies.

On soulignera, enfin, l'importance de la rigueur dans toute traduction. Chaque mot du texte source apporte une nuance et se doit d'être traduit (beaucoup de candidats oublient de traduire *ya* dans *Yo ya sólo conozco los caminos de mi casa* ou dans *ya lo olvidaron*). Il faut éviter l'à-peu-près et veiller à la justesse de chaque mot ou chaque expression. *Caminos de piedra* ne pouvait être traduit par *chemins de pierre* ou *en pierre* (la pierre apparaissant alors comme le matériau dans lequel ces chemins auraient été taillés) mais appelait des traductions comme *chemins empierrés* ou *pavés*. Beaucoup de mal dits, d'impropriétés et d'inexactitudes trahissent ce manque de rigueur, pourtant facilement évitable avec un peu de réflexion au moment du choix de la traduction, puis de la relecture. *Prolongation* n'est pas l'équivalent de *prolongement* (qui convenait ici pour traduire *eran una prolongación del parque*). A la chasse, les chasseurs *poursuivent* les cerfs (*perseguían*), ils ne les *persécutent* pas. Dans ce contexte cynégétique, *chaquetilla* renvoyait aux vestes rouges de chasseurs à courre ; il était donc impropre de proposer des traductions renvoyant à des vêtements de ville comme *veston*, par exemple. Dans *un ventanillo abierto junto al techo*, *abierto* ne signifiait pas *ouvert*, mais indiquait simplement la position de la fenêtre : il fallait donc traduire par *une petite fenêtre* (ou *une ouverture*) *située près du plafond*. Dans la même phrase, *era la única salida al exterior*, le mot *salida* ne pouvait se traduire par *sortie* (ce qui aurait été impropre : on ne *sort* pas par une fenêtre) mais devait être rendu par *ouverture* ou, à la rigueur, *issue*. Dans la chambre de don Joaquín, traduire *tocador* par *coiffeuse* était légèrement impropre (il s'agit d'une chambre masculine) : *meuble de toilette* était préférable. En espagnol, *una vieja* est neutre (à la différence du français *une vieille*, qui comporte une nuance péjorative) : *una vieja risueña y apacible* devait donc être traduit par *une vieille femme* (ou *une vieille dame*) *souriante et paisible*. Dans *ella no iba al duelo*, *duelo* signifie la « reunión de parientes, amigos o invitados que asisten a la casa mortuoria, a la conducción del cadáver al cementerio o a los funerales » (RAE) : *ir al duelo* pouvait donc être rendu par *aller aux funérailles/ se rendre à la veillée funèbre* mais non par *aller au deuil*, qui est très mal dit. *La cara muerta de sus*

conocidos pouvait se traduire par *le visage sans vie* ; la *tête sans vie* constitue une faute de ton ; la *tête de mort* ou *le visage éteint* sont très inappropriés ici. La traduction de *Por Dios (Mon Dieu)* a également donné lieu à des impropriétés et des mal dits : *pour l'amour de Dieu* s'emploie principalement dans les suppliques et était très impropre ici ; *bon dieu*, trop familier, constituait une faute de ton ; *par Dieu*, qui relève de l'interjection voire du juron (il a d'ailleurs donné *parbleu* et *par di*), est tout aussi inadapté dans ce contexte.

Enfin, comme d'autres années, on rappellera qu'il est inutile de traduire *don/ doña* et que la traduction des prénoms des personnages (nullement obligatoire) impose l'adaptation de l'accentuation et de l'orthographe : *don Joachim, doña Mathilde, Isabelle, Jean, Nicolas, Martin, Anne* et non un mélange hasardeux de prénoms traduits et non traduits.

Barème des points faute :

Non-sens : -18

Barbarisme verbal : -18

Omission, refus de traduction : -16

Barbarisme lexical : -16

Incorrection / solécisme / faute de grammaire / faute de construction : -16

Contresens sur proposition : -12

Faute de mode : -10

Faute d'accord : -8

Orthographe grammaticale, faute grave : -6 ou -8

Faute de temps : -6

Contresens sur mot (lexical) ou gros faux-sens : -6

Très mal dit : -6

Mal dit : -4

Orthographe (faute sans gravité) : -2 à -4

Faux-sens / impropre / inexactitude / sur traduit / sous traduit / registre : -4

Légers faux-sens / légers md / légères impropriétés : -2

Ponctuation / accentuation / majuscules :

Accent ne modifiant pas la prononciation : -2

Faute d'accent modifiant la prononciation : -4

Dans le texte :

*remplacement de ; par . accepté si mesure

*remplacement de ; par , = -2

si pas de majuscule en début de phrase : - 4

Bonus :

sur mot : + 4

sur proposition : + 6

Selon l'usage, les points faute accumulés dans une copie ont été additionnés puis convertis en une note sur 20. La note de 10/20 a été associée à un total de 180 points faute, la note 0 attribuée à des copies atteignant ou dépassant 380 points faute. La moyenne des 274 copies ainsi corrigées s'élève à 7,91/20, les meilleures copies obtenant 16/20.

Traduction proposée¹

Don Joaquín possédait/ était propriétaire de la plus grande maison d'Ixtepec ; ses cours et ses jardins occupaient/ s'étendaient sur presque deux pâtés de maisons. Le premier jardin, planté/ peuplé d'arbres aux imposantes frondaisons, se protégeait du ciel par de sombres feuillages. Aucun bruit ne parvenait en ce lieu situé au centre de la maison et entouré de couloirs/corridors de murs et de toits. Il était traversé de chemins empierrés/ pavés de pierre, bordés de fougères géantes qui avaient poussé sous la protection/ à la faveur de l'ombre. A droite/ Sur la droite, un pavillon de quatre chambres ouvrait son salon sur ce jardin appelé « le jardin des fougères ». Les fenêtres des chambres donnaient

¹ La traduction proposée comporte volontairement de nombreuses variantes, destinées à montrer que l'exercice de version ne doit pas être perçu comme la recherche d'une traduction unique et idéale mais qu'il laisse au traducteur une marge non négligeable de liberté

sur le jardin de derrière, nommé « le jardin des petits animaux ». Les murs du salon, décorés de fresques/ de peintures à l'huile étaient/ constituaient un prolongement du parc ; une infinité de bosquets dans la pénombre, traversés par des chasseurs en veste rouge portant des cors de chasse à la ceinture qui poursuivaient/ poursuivant les cerfs et les lapins qui fuyaient parmi les arbustes et les fourrés/ les buissons. Isabel, Juan et Nicolás avaient passé beaucoup d'heures pendant leur enfance à déchiffrer cette minuscule scène de chasse.

-Tante/ Tata, quel est ce pays ?/ de quel pays s'agit-il ?

-L'Angleterre...

-Tu connais l'Angleterre ?

-Moi ?... -et doña Matilde se mettait à rire mystérieusement. Maintenant que les enfants avaient grandi, le pavillon était fermé et la famille avait oublié « l'Angleterre ».

L'obscurité et le silence envahissaient/ prenaient possession de/ s'étendaient peu à peu dans toute la maison. Dans les chambres aux murs de pierre régnait un ordre impitoyable et campagnard/ paysan. Les persiennes étaient toujours baissées et les rideaux amidonnés, tirés. La maison menait une vie rythmée et exacte. Don Joaquín ne se procurait/ n'acquerrait que les choses nécessaires pour parfaire son fonctionnement extravagant et solitaire. Quelque chose en lui exigeait/ réclamait/ avait besoin de cette répétition de solitude et de silence. Sa chambre était petite ; le lit y tenait à peine et elle n'avait pas de balcon donnant sur la rue : une petite fenêtre/ une lucarne située près du plafond était la seule ouverture sur l'extérieur. Un meuble de toilette sur lequel brillaient/ resplendissaient un broc et une bassine en porcelaine confirmait cette austérité, étrangement démentie par / que démentaient étrangement l'odeur du savon de luxe et les lotions et crèmes de rasage parfumées, dans leurs flacons aux étiquettes françaises. Sa chambre communiquait avec celle de doña Matilde, sa femme/ son épouse. Dans sa jeunesse, doña Matilde avait été joyeuse et turbulente ; elle n'avait pas ressemblé à son frère Martín / rien à voir avec son frère Martín. Les années de mariage, le silence et la solitude de sa maison avaient fait d'elle une vieille femme/ une vieille dame souriante et paisible. Elle avait perdu son aisance avec les gens/ son aisance dans le contact avec les gens/ la facilité à communiquer avec les gens et une timidité presque juvénile la faisait rougir et rire chaque fois qu'elle se trouvait en présence d'étrangers/ d'inconnus. « Je ne connais plus que les chemins de ma maison », disait-elle à ses neveux quand ceux-ci s'obstinaient à la faire sortir de chez elle. Quand quelqu'un mourait, elle n'allait pas à la veillée funèbre/ aux funérailles. Elle ne savait pas pourquoi le visage sans vie de ses connaissances la faisait rire.

-Mon Dieu, Ana, crois-tu que les Olvera m'ont pardonné d'avoir ri/ m'ont pardonné le rire qui m'a pris devant le visage de leur père défunt ?

-Mais oui, ne t'inquiète pas/ ne t'en fais pas, ils l'ont déjà oublié- répondait sa belle-sœur.

-Je m'en veux tellement...

Thème

Série langues vivantes

Le texte d'Anatole France proposé cette année aux candidats hispanisants était tiré de son roman *Le Lys rouge*.

Un style littéraire, dépourvu de tout archaïsme lexical ou syntaxique qui aurait dû ne poser aucun problème pour ce qui est de la compréhension du sens.

Les motifs qui avaient présidé au choix de cette page étaient ceux-là mêmes qui avaient inspiré le jury les années antérieures : permettre aux candidats d'apporter la preuve d'un travail réel et régulier durant les deux années de la préparation ; apprécier jusqu'à quel point ils maîtrisent un lexique usuel, la morphologie et la syntaxe de l'espagnol contemporain.

Globalement, force est de constater que les conseils et les indications formulés ici même les années antérieures n'ont guère porté de fruits. Les statistiques jointes au début du présent rapport en apportent malheureusement une preuve éclatante. Le nombre de copies témoignant d'un niveau de connaissances franchement inacceptable n'a pas, tant s'en faut, diminué le moins du monde.

Les mêmes causes continuent de produire les mêmes effets ; tout cela a déjà été décrit dans nos rapports des années antérieures : entre autres, les conjugaisons ne sont pas maîtrisées (*a estas*

alturas...) pas plus que les régimes prépositionnels ; le lexique le plus usuel disponible est parfois d'une pauvreté et d'une approximation confondantes, etc.

Nous renvoyons donc les futurs candidats à ce que nous écrivions à propos du thème dans nos rapports de 2004 et 2005, consultables en ligne.

Cela dit, qui exprime une vision globale de l'épreuve, assez noire, il faut l'avouer, il n'en reste pas moins que cette année encore nous avons eu le plaisir de trouver de bonnes, voire de très bonnes copies. Nous nous en sommes réjoui et avons noté en conséquence.

À ce présent rapport, comme le veut la coutume, nous annexons une traduction possible de la page d'Anatole France. Que les futurs candidats, aidés et éclairés par leurs professeurs sur les raisons qui ont pu présider à tel ou tel choix se penchent sur elle un crayon à la main ; c'est ainsi qu'a procédé le jury lors des discussions qui ont conduit à son élaboration.

Por la mañana, recostada la cabeza sobre la almohada bordada con un escudo de forma acampanada, Therese pensaba en los paseos de la víspera, en aquellas Vírgenes tan delicadas en medio de una orla de ángeles, en aquellos innumerables niños pintados o tallados, hermosos todos, felices todos y que van cantando ingenuos, por la ciudad, la aleluya de la gracia y de la hermosura. En la famosísima capilla de los Brancacci, frente a aquellos frescos pálidos y resplandecientes como un alba divina, él le había hablado de Masaccio, con un lenguaje tan enardecido y tan florido que se había figurado que lo veía, al adolescente maestro de maestros, entreabierta la boca, sombrío y azulado el ojo, distraído, agónico, extático. Y a ella le habían gustado aquellas maravillas de una mañana más encantadora que el día. Para ella, Dechartre era el alma de aquellas formas magníficas, de aquellas nobles cosas. Por él y en él, así era como entendía el arte y la vida. No se interesaba por los espectáculos del mundo sino en la medida en que él se interesaba por ellos.

¿Cómo le había venido esa simpatía? No lo recordaba a ciencia cierta. En un principio, cuando Paul Vence quiso presentárselo, no sentía deseo alguno de conocerlo, ni presentimiento cualquiera de que él fuera a gustarle. Recordaba unos bronce elegantes, unas ceras firmadas con su nombre en los que se había fijado en el Salón del Champ-de-Mars o en Durand-Ruel. Pero no se figuraba que él, como persona, pudiera resultarle de trato agradable, ni más atractivo que tantos otros artistas y coleccionistas de arte que la divertían en sus almuerzos íntimos. Cuando lo vio, le gustó; apaciblemente se le antojó la idea de atraérselo, de verlo a menudo. La noche en que cenó en su casa, notó que por él sentía una inclinación muy noble que la halagaba a ella misma. Pero, poco tiempo después, la irritó un tanto: se impacientaba al verlo demasiado ensimismado y recluso en su mundillo interior, demasiado poco pendiente de ella. Hubiera querido turbarlo. Estando en ese estado de impaciencia, y nerviosa por lo demás, sintiéndose sola en el mundo, fue cuando se topó con él, una noche, frente a la verja del Museo de las Religiones; entonces fue cuando él le hablara de Ravena y de aquella emperatriz sentada en una silla de oro en su panteón. Lo había notado grave y atractivo, con una voz cálida, un dulce mirar en las sombras de la noche, pero demasiado extraño, demasiado distante, demasiado desconocido. A ella, aquello le producía como un malestar y ya no sabía, en aquel entonces, al pasear a lo largo de los bojes que bordean la terraza, si tenía ganas de verlo a diario o de no volver a verlo nunca.

Série Langues vivantes - Explication d'un texte d'auteur sur programme (LV1)

Une fois le cap de l'écrit franchi, les candidats sont censés pouvoir faire preuve d'un bon niveau en espagnol et c'est tout du moins ce que le jury est en droit d'exiger d'eux. De ce point de vue, la session 2006 n'a pas été décevante : dans l'ensemble les candidats s'exprimaient dans un espagnol correct, en dépit de quelques platitudes d'une langue parfois insipide et répétitive. Sont à déplorer encore quelques cas, rares certes mais inadmissibles chez de futurs hispanistes, de candidats avec une système phonologique et prosodique trop proche de la langue française. Un effort doit donc être fait, dans le cadre de la préparation, pour améliorer l'expression orale de certains candidats : on veillera à la bonne prononciation des sons de l'espagnol ([θ] ≠ [s] ≠ [ʃ] ; [r] ≠ [r̄] ; [x], [χ], [r] et [r̄] ≠ [ʁ], etc.) et surtout au bannissement des sons étrangers à cette langue (comme [z] ou [ʒ]) et des déplacements toniques, sous l'influence du français. Enfin, s'agissant d'une épreuve orale, le jury est en droit d'exiger des candidats un minimum d'art oratoire : certains candidats sont desservis par une élocution timide, hésitante voire chuchotante. Qu'ils n'oublient pas que, en tant que possibles futurs « élèves professeurs stagiaires », ils doivent se montrer convaincants et non pas uniquement pertinents.

Si, d'une façon générale, la méthodologie de l'épreuve semble acquise, il convient sans doute d'en rappeler ici quelques éléments essentiels. Est préconisée l'explication de texte littéraire linéaire qui comporte les étapes suivantes :

- Introduction, comprenant : 1) brève présentation du passage ; 2) lecture ; 3) enjeux dénotés et connotés ; 4) principe(s) d'écriture et 5) structure du texte argumentée ;

- Analyse linéaire détaillée qui reprend l'organisation du texte précisée dans le 5^e temps de l'introduction ;

- Conclusion : elle reprend brièvement les temps forts de l'explication et élargit la problématique du texte (à l'ensemble de l'œuvre ; à d'autres passages ; à d'autres aspects...).

Voici les principales difficultés méthodologiques rencontrées par les candidats :

- présentation : parfois trop longue, alors qu'il s'agit uniquement de faire état, de façon argumentée mais concise, de la pertinence du choix du passage, au sein de l'œuvre.

- lecture : encore trop hésitante, mécanique et donc généralement inexpressive. Il convient de rappeler qu'une bonne lecture est déjà, en quelque sorte, une explication de texte. Cela est encore plus vrai s'il s'agit d'un poème : sa lecture permet d'évaluer d'emblée la connaissance de la métrique espagnole par le candidat. Lors de la session 2006, trop de candidats se sont montrés étrangers à des notions métriques fondamentales qui vont déterminer la lecture, telles que le rythme – et donc l'accentuation – ou les pauses, et franchement mal à l'aise lorsqu'ils ont été interrogés par le jury à ce sujet. En ce qui concerne *El conde Lucanor*, quelques notions du système phonologique médiéval auraient été les bienvenues chez des candidats parfois désarmés face à une graphie qu'ils ne semblaient pas toujours maîtriser.

- enjeux : aspect souvent escamoté au bénéfice d'un catalogue de « thèmes » présents dans le texte.

- principe d'écriture : aspect rarement abordé alors qu'il est fondamental pour faire état des aspects esthétiques ou formels mis en œuvre dans un texte.

- structure du texte : le « découpage » du texte est trop souvent arbitraire. Il ne résulte pas d'une véritable réflexion sur les composantes discursives (thématiques, logiques ou rhétoriques) de l'extrait, mais d'une division subjective du texte en « parties » plus ou moins égales, avec une préférence pour la structuration tripartite dont il faut rappeler qu'elle ne saurait être en aucune manière une nécessité.

- analyse linéaire : se pose l'éternel problème de la distance par rapport au texte. Ni trop loin (extrapolation), ni trop près (paraphrase). Il faut rappeler que le but de l'analyse de texte est de révéler et de faire comprendre par le travail d'explication ce qui est implicite dans un texte ; non pas tant ce que l'auteur a dit mais ce qu'il a voulu dire et comment (à partir de quelle culture, de quel langage, de quelle écriture...) il s'y est pris pour le faire. Il faut, en somme, savoir « trouver » dans un texte. Un tel exercice mêle l'érudition à l'analyse formelle et requiert, outre la maîtrise

d'une terminologie spécifique (qui a parfois fait défaut), d'évidentes qualités pédagogiques : il convient non seulement de montrer que l'on a *compris* ce qu'il y a dans un texte, mais aussi que l'on est en mesure de le *faire comprendre* à d'autres, de façon claire et organisée. Ceux qui n'ont pas su atteindre à cet objectif ce sont souvent enlisés dans une approche du texte excessivement superficielle, voire paraphrastique, provoquant irrémédiablement l'ennui du jury ; le tout dans une langue pauvre et répétitive, tout à fait inadaptée à ce type d'épreuve universitaire.

– conclusion : trop souvent bâclée ; de vagues redites qui n'apportent pas grand-chose à la globalité de l'explication.

De telles remarques d'ordre général doivent, cependant, être nuancées, au vu de l'excellence des prestations de certains candidats dont témoigne, d'ailleurs, les notes attribuées par le jury. Celui-ci a su apprécier le sérieux de la préparation (bonne connaissance de l'œuvre et des techniques d'analyse littéraire) ainsi que la réactivité du candidat au moment des questions. Aussi a-t-il eu l'impression que les remarques formulées dans le précédent rapport avaient porté leurs fruits car, dans l'ensemble, les prestations des candidats 2006 ont été d'une qualité supérieure. Cette qualité accrue est sans doute le signe d'un travail plus profond sur les œuvres au programme, effectué durant toute l'année et non au dernier moment, entre l'écrit et l'oral. En ce sens, il convient de saluer le travail des enseignants préparateurs qui ont su dégager du temps pour préparer convenablement leurs candidats à cette épreuve.

Série lettres et arts - Analyse d'un texte hors programme (LV1)

Le jury a entendu cette année sept candidats analyser et commenter des articles de l'actualité espagnole et hispano-américaine, tirés de quotidiens (*El País*) et d'hebdomadaires espagnols (*Cambio*) ou latino-américains (*El Colombiano* de Bogotá).

Majoritairement, les prestations des candidats ont été honorables, voire bonnes, surtout du point de vue linguistique : trois candidats ont été notés entre 15 et 15,5/20. Ils avaient fait l'effort, avec leurs moyens, d'une véritable lecture critique du texte, d'une analyse et d'une synthèse menées avec rigueur dans une langue globalement correcte. Ce faisant, ils ont répondu aux attentes fondamentales du jury.

En ce qui concerne le déroulement de l'épreuve et les recommandations du jury, les futurs candidats sont invités à se reporter au rapport de l'épreuve « Analyse d'un texte hors- programme » de la série « Langues ».

Série Langues vivantes - Analyse d'un texte hors programme (LV1 – LV2)

Le jury d'espagnol a examiné cette année 24 candidats dans cette série ; 10 en L.V.1 et 14 en LV2. Les notes attribuées se sont échelonnées de 16 à 5/20 en LV1 (moyenne 10,6), et de 17 à 3/20 en LV2 (moyenne 8,6). Le détail des notes est consultable dans la partie « Statistiques » du présent rapport.

Les textes proposés aux candidats étaient tirés de quotidiens espagnols ou hispano-américains : *El País*, *La Nación*, *La Vanguardia*, *El Universal*, et portaient sur des sujets tout à la fois récurrents dans l'histoire de ces pays et réactivés par l'actualité.

Les candidats étaient invités à en faire une analyse et un commentaire ordonnés, une analyse critique. Cet exercice, rappelons-le une fois encore, n'a rien à voir avec une « question de cours » de civilisation. Il ne saurait s'agir, à propos d'un article-texte concret, c'est-à-dire dans notre cas, un problème structurel et récurrent évoqué sous un angle précis, de prendre le texte comme un simple prétexte à la récitation plus ou moins maîtrisée de tel ou tel point général de civilisation évoqué durant le cours.

L'épreuve, nous le répétons encore, a plusieurs finalités : elle vise à tester le niveau de langue des candidats, tant au niveau de la compréhension que de l'explicitation du texte ; elle vise à apprécier les capacités d'analyse et de synthèse tout comme la maîtrise chez nos candidats, d'un minimum de références solides concernant « les grands problèmes de l'heure » du monde hispanique, lesquels peuvent parfois et de plus en plus souvent se confondre avec ceux du monde tout court.

La durée globale de l'épreuve est fixée par les textes réglementaires à 30 minutes. La doctrine du jury, depuis des décennies, est la suivante : 15 à 20 minutes environ sont consacrées à l'exposé du candidat, le temps restant l'étant à un entretien avec le jury. Les candidats sont invités à respecter ce découpage ; le jury sanctionne les candidats qui ne parviennent pas à développer leur exposé au-delà de 10 minutes ; pareillement, l'entretien intervient à part entière dans l'évaluation en ce sens qu'il est censé constituer, pour le candidat, l'occasion d'approfondir et d'affiner son analyse, de lever

d'éventuels malentendus, et en tout état de cause de mettre en évidence sa maîtrise dans le maniement spontané de la langue.

De bonnes, voire très bonnes prestations, il n'y en a pas eu d'excellentes, ont été entendues. Le jury les a notées en conséquence. Toutefois, l'impression générale que le jury retire de cette session 2006 est plus nuancée, voire carrément plus négative. Deux défauts majeurs ont –trop- souvent amené à des notes parfois très faibles.

1°)- Un discours constellé de libertés coupables, donc condamnables et condamnées, prises avec la langue. Grammaire, lexicque, voire phonétique sont trop souvent objet d'une distance où l'on ne sait trop qui l'emporte de la désinvolture ou de la crasse ignorance (*a estas alturas...*). Cela est proprement inacceptable et n'a pas été accepté. L'exigence première d'une épreuve de langue, faut-il le rappeler, est le respect des normes, du génie de cette langue. On ne peut en vérité aimer une langue qu'on trahit au détour de chaque phrase.

2°)- Le propos tenu sur les textes proposés, qui l'ont été, signalons-le pour mémoire, après bien des concertations et bien des éliminations, est trop souvent confus, signe d'incompréhension à tout le moins relative, et surtout dépourvu de tout esprit critique. Le commentaire qui en est fait, notons au passage qu'il s'agit d'un simple texte de la presse d'information générale lu *in situ* par des centaines de milliers de personnes..., révèle parfois, au détour d'une phrase, des contresens ou des ignorances confondantes tant à propos de la civilisation hispanique que des problèmes majeurs de notre société contemporaine.

De ce point de vue, qu'il nous soit permis de dire qu'il ne suffit pas de charger les Etats-Unis de tous les péchés d'Israël, et de décliner l'incantatoire « Yankee Go Home !! » pour faire avancer d'un iota la compréhension de bien des problèmes structurels de l'Amérique de langue espagnole....

De même, autre fraternelle admonestation, conviendrait-il que des candidats spécialistes de Langues étrangères, que l'on peut donc supposer ouverts *ipso facto* aux cultures étrangères, lisent et relisent et s'imprègnent de Montesquieu et de ses *Lettres persanes*. Outre le style, dont il ne serait pas malvenu qu'il servît parfois de modèle, il y a pire, ils y apprendraient à ne pas tout juger à l'aune des réalités médiatiques françaises du moment, fruit d'un parcours historique spécifique.

Un dernier mot pour finir, « *comprenne qui pourra...* » : le jury n'est pas un peloton d'exécution... Il a auditionné un candidat qui, à l'évidence, le croyait. C'est plus que dommage, c'est lamentable. Le jury, si impavide et glacial qu'il puisse apparaître aux yeux de qui est face à lui, est là pour permettre aux candidats de donner le meilleur d'eux-mêmes dans des conditions de parfaite équité. Il attend des candidats à l'oral, de l'allant, de la pugnacité, de l'enthousiasme, cette *vis persuasoria* que l'on évoquait dans les lointains jadis et qui veut dire ici, tout simplement, « *croyez-moi, ma place est parmi vous* ».